

# LE CHEVALIER D'ARVIEUX, UN ÉTONNANT VOYAGEUR

Régine Goutalier

## EN ORIENT AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE

2

Liban, ce mot ne désigne une entité politique unifiée (mandat français en 1921 – indépendance en 1943) que bien tardivement. Le Liban *stricto sensu*, n'évoque jusqu'au vingtième siècle que la barrière rocheuse culminant à 3083 mètres et s'abaissant progressivement vers le sud dans le massif du Chouf. Le mont Liban domine à l'Ouest une plaine côtière où les ports ont longtemps constitué des cités-états indépendantes. A l'Est, entre Liban et la chaîne parallèle de l'Anti-Liban s'étend la haute plaine de la Bekaa. La montagne-refuge fut longtemps couverte de forêts: « le cèdre » dit l'Écriture, « c'est la gloire du Liban ». Ce fut surtout une richesse essentielle pour une très vaste région. Si l'on ajoute le climat tempéré, la terre fertile, l'eau abondante, l'activité des ports envoyant leurs flottes jusqu'au-delà des colonnes d'Hercule, on comprend que soit née là une des plus vieilles civilisations du monde.

On compte plus de soixante références au Liban dans la Bible, évoquant toujours le plus bel ouvrage de Dieu. « Viens avec moi du Liban, ma fiancée » (Cantique des Cantiques IV, 8). Des mythes et légendes universels sont nés dans cette région si difficile à délimiter : Andromède, victime expiatoire délivrée par Persée; Europe fille du roi de Tyr Agénor, enlevée par Zeus; le culte d'Adonis...

Phénicie et Liban désignent des aspects complémentaires d'un même pays: La Phénicie est la côte libanaise, le Liban, la montagne phénicienne<sup>1</sup>.

Cet espace, ouvert à toutes les influences, a subi invasions, destructions, massacres. Il a aussi attiré depuis la plus haute antiquité, commerçants et voyageurs. Hérodote a visité Tyr. Avant les croisades, les premiers pèlerins ont noté les traditions bibliques. L'établissement des royaumes latins d'Orient n'a ralenti qu'un temps la venue de ceux qui voulaient découvrir les richesses, mais aussi l'histoire de ces régions.

Les Capitulations<sup>2</sup> ouvrent plusieurs villes de l'empire ottoman au commerce français et permettent d'y établir des consuls. L'accès est aussi facilité pour les érudits, les pèlerins, les simples voyageurs curieux. Pierre Bellon avait le premier signalé l'importance des ruines de Baalbek en 1548. Samuel Bochart écrit en 1646 une *Geographica Sacra* de la Terre Sainte; Cornélius de Bruyne visite Tyr en 1681. L'Écossais Henry Maundell décrit et illustre les monuments d'Amrit<sup>3</sup>.

Laurent d'Arvieux est un cas particulier parmi ces voyageurs. Ce Marseillais impécunieux a dû, pour rétablir la fortune familiale, quitter sa ville natale à dix-huit ans, en 1653 et s'embarquer pour s'établir négociant aux Echelles du Levant. Il

1 P. H. Lammens. *Notes archéologiques*, II. E. Renan rend compte des travaux et fouilles réalisés tant dans les villes côtières que dans la montagne lors des publications (1864-1874) de *Mission en Phénicie*.

2 Accords conclus entre François 1<sup>er</sup> et Soliman le Magnifique 1536.

3 *Voyage d'Alep à Jérusalem*.

4 D'Arvieux emploie couramment ce nom pour toutes les régions qu'il va découvrir.

5 Ce commerce que je n'ai pas vu ailleurs signalé a dû persister longtemps. Cinq cents sacs de « cendres du Levant » ont été découvertes par des plongeurs en 1979 dans l'épave du Grand Saint-Antoine. Ce bateau, qui amena la peste à Marseille en 1720, avait été échoué et coulé dans une crique de l'île Jarre, à l'Est de la ville, sur ordre du Régent. Mouton (P). *La mort est venue de la mer* édition du Pen Duick, 1982

6 Caravansérails pour loger les marchands et leurs marchandises.



va y rester douze années, d'abord à Smyrne où il fait son apprentissage, puis à Seide (Saïda, Sidon) en 1658. Il pratique parfaitement les langues locales, en particulier le turc et l'arabe. Chrétien sincère, c'est

un pèlerin désireux de découvrir les Lieux saints. Bon vivant, il a un esprit libre et son opinion propre sur toute chose. Pour l'époque, sa tolérance en matière religieuse est extraordinaire et sa curiosité insatiable. Tout l'intéresse, aussi bien paysages et monuments que les populations, la botanique, les échanges commerciaux, l'administration ottomane, sans négliger à l'occasion les recettes de la cuisine du cru...

#### VOYAGE DE SMYRNE À SEIDE.

Le voyage de Smyrne à Seide donne une idée des aléas de circulation, tant maritime que par terre. Embarqué à Smyrne le 7 février 1658 pour rallier Damiette, il atterrit à Alexandrie. Il faut ensuite traverser le delta du Nil par terre ou en avançant par eau à la voile ou à la « cordelle », par le fleuve ou les canaux, pour arriver à Rosset (Rosette) et Damiette. Là, il trouve à s'embarquer sur un saïque qui, après des escales forcées à Tyr et à Saint-Jean d'Acre, le mène enfin, à destination à la fin de l'été. Il lui a fallu six mois pour accomplir son itinéraire.

Tyr et Saint-Jean d'Acre n'ont été que des étapes décevantes; les deux cités sont « des monceaux de ruines ». L'expression va devenir un leitmotiv s'appliquant à la plupart des villes et villages durant tout son séjour au Levant <sup>4</sup>.

Le port de Tyr largement ensablé peut tout de même abriter le navire. D'Arvieux ne signale comme curiosité que le puits de Salomon, dont on ne connaît pas le fond, qui produit de l'eau douce se perdant dans la mer; mais il a déjà vu le phénomène à la Fontaine de Vaucluse, dans le comté d'Avignon.

A Saint-Jean d'Acre, il peine à reconnaître l'auberge des chevaliers, d'où ces derniers s'embarquèrent pour Rhodes quand il fallut abandonner la ville, ultime position franque en Terre Sainte. En outre la cité est fort malsaine « avec des eaux

croupissantes qui donnent des vapeurs épaisses ».

Ces premiers contacts pourtant lui ont permis de découvrir dans la campagne des herbes poussant en abondance dont les cendres entrent dans la confection du verre et du savon. Ceci alimente un commerce important vers Venise et Marseille <sup>5</sup>.

Seide mérite une description plus longue quoique succincte. Il n'y a point de port. Les navires restent en rade, à l'abri d'un gros rocher. Les murailles (remparts) qui entourent la cité ne sont pas fortes. L'entrée se fait par trois portes.

Les maisons en général assez petites sont bien bâties. Seul le ghetto juif est misérable: « Les demeures sont aussi infectes que les habitants ». Mais il y a de grandes constructions: le Sérail du Pacha en pierres de taille, la maison consulaire des Francs très ornée, le palais Vieux appartenant au neveu de l'émir Ferkhedin, des bains à étuves, des fontaines. « Les femmes qui vont faire la lessive sont alors toutes nues et les curieux ne manquent pas. Certains mettent une main devant leurs yeux, mais laissent l'autre traîner sur les fesses de ces dévergondées ».

La meilleure place est réservée au commerce avec un bazar (marché), grand et commode, et trois khans <sup>6</sup>. Dans le plus petit d'entre eux, d'Arvieux établit sa demeure.

Seide est comme le magasin et l'entrepôt où se rendent toutes les marchandises de la côte et de l'intérieur. La connaissance des usages du pays assure les meilleures conditions pour acheter et vendre les soies, le coton, les toiles, le séné, la pance de Baalbek (raisins secs). Le trafic d'argent avec l'Europe est particulièrement favorable quand les Turcs achètent 7 sols et demi les pièces de 5 sols. D'Arvieux réalise de substantiels bénéfices et mène une vie facile et joyeuse. La chasse fournit en abondance becfignes et francolins. Les fruits sont abondants et variés: figues d'Adam (bananes), figues de scamonée, azeroles, pommes, poires, abricots... « Les figues sont meilleures que celles de Marseille dont la réputation est si bien établie »; tout cela ne coûte guère et les distractions ne manquent pas. « A l'époque du carnaval, notre jeunesse put représenter comédies et farces ». D'Arvieux monte à cheval avec les Turcs. Il est de toutes les parties de plaisir et reçoit les officiers du



LE CHEVALIER D'ARVIEUX  
UN ÉTONNANT  
VOYAGEUR EN ORIENT  
AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE

4

Pacha pour des dîners qui se prolongent fort tard dans la nuit. Cette dépense amenait des avantages considérables. « Au service de la douane et des poids, on me favorisait si fort que j'étais payé au centuple des régales et présents que je faisais ».

Dans un climat de confiance extraordinaire, ses amis turcs et les habitants de Seide en général lui confiaient volontiers leurs biens avec permission de s'en servir, à condition d'être remboursés en bon argent. D'autres, au-delà des affaires, le faisaient pénétrer plus avant dans la vie de la cité. Avec le cadi <sup>7</sup>, « Nous buvions ensemble et parlions religion aussi librement que si nous eussions été en Angleterre ».

Assistant aux audiences du tribunal, il rapporte des usages curieux. Une femme peut rompre son mariage si elle renverse son soulier. Si elle a pris la précaution, au moment du mariage d'avoir fait signer une clause lui permettant de reprendre ce qu'elle a apporté, elle récupère sa dot.

Une autre, faussement accusée d'adultère par son mari, si elle présente des témoins garantissant son honorabilité, peut gagner son procès, après avoir passé un moment dans une chambre avec son partenaire supposé. La femme est libre alors de choisir son époux.

Le seul recueil de lois est l'Alcoran et en matière de dettes l'affaire se règle simplement: le créancier gagnant reprend immédiatement son

bien, même un vêtement sur le dos de son débiteur.

Il n'y a rien d'écrit lors du procès et pas d'avocat.

D'Arvieux qui va avoir à son retour en France tant de procédures à soutenir s'exclame: «Combien nous gagnerions à imiter les Turcs en matière judiciaire ! ».

VOYAGES ET PÈLERINAGE, LA DÉCOUVERTE DE  
LA TERRE SAINTE.

D'Arvieux n'était pas à l'âge où l'on peut se satisfaire d'une vie de négociant prospère. Il profite de toutes les occasions pour découvrir la Terre Sainte.

Une petite délégation étant envoyée par le consul auprès du Pacha de Gaza pour remercier ce seigneur de ses bons offices auprès des Français, il y est admis. La troupe de douze cavaliers est bien armée. Après Sarfend, qui n'est autre que Sarepta « où le prophète Elie ressuscita le fils de la veuve »<sup>8</sup>, la rivière Kassimie pose un problème, car il est impossible de passer à gué. Du pont détruit, il ne reste que des poutres qui joignent les piles. Il faut faire traverser les chevaux à la nage en les tenant par la bride. Le château de Kassima n'est guère en meilleur état: Dans les ruines et le fumier vivent une douzaine de familles. On le dit bâti par le Sultan d'Egypte ou l'Emir Ferkhedin. D'Arvieux observe pour sa part qu'un calice gravé sur la porte principale dit bien que c'est là un château des Croisés. Il n'est pas possible de s'ar-

7 Le juge turc. Les Francs ne dépendent que de leur consul.

8 Les références bibliques avec des commentaires sont évoquées constamment.

9 De cela les Espagnols ne conviendront jamais. Pour eux, l'Arche fut construite à Cadix. Un carme déchaussé, qui a écrit *Grandeur et antiquité de Cadix*, l'affirme avec approbation de l'Inquisition.



rêter à Caïpha, au château Pellegrin - qui appartenait autrefois aux Chevaliers du Temple -, tous lieux qui n'offrent aucun gîte. On doit sans cesse prendre garde aux Arabes et les tenir en respect, les fusils bandés. A Césarée de Palestine où quelques familles de pêcheurs se cachent dans des souterrains, on leur prépare des poissons selon l'exacte recette de la bouillabaisse. Mais le dîner fut gâché par l'arrivée d'une centaine de cavaliers arabes fort agressifs. Il faut piquer des deux éperons pour leur échapper.

Parvenus enfin à Rama, les voyageurs attendent à l'hospice de Terre Sainte la venue du Pacha, de retour d'expédition. Ce gros bourg n'a que de piètres constructions dont les portes d'entrée n'ont que trois pieds de hauteur. « Ainsi les Arabes ne peuvent pénétrer à cheval et cela fait la sécurité des habitants ». Ils visitent un hôpital des fols où l'on soigne les malades par une bonne nourriture et des coups de bâton. Là comme ailleurs, note d'Arvieux qui toute sa vie a eu une profonde aversion pour les médecins, on guérit quelquefois par adresse et le plus souvent par hasard.

Le Pacha arrivé, reçoit chaleureusement les envoyés de Seide et leur propose de l'accompagner à Gaza, sa capitale.

La fin du parcours, dans la suite du Pacha, qui voyageait dans un carrosse tiré par six chevaux blancs, est une marche triomphale.

A Gaza, le Pacha donne à ses visiteurs une escorte pour voir la ville et ses environs en toute sécurité.

D'Arvieux admire le Sérail construit avec les pierres d'un château romain (?) disparu, richement meublé, car le maître des lieux avait fait venir d'Europe, lustres de cristal, tableaux, tapisseries. Le jardin seul semble manquer d'ordre. Mais réplique le jardinier français qui en a soin, « C'est là le goût des Turcs ». Il y a sept mosquées à Gaza, mais aussi une église arménienne et une autre grecque. Les bains publics sont plus nombreux et plus commodes encore qu'à Seide. Le Pacha offre souvent des spectacles de danse et de musiciens. Il ordonne à ses officiers de régaler ses

hôtes dans un de ses jardins au bord de la mer, à une lieue de la ville. Cette demeure n'avait pour meubles que ceux qu'on y portait en y allant, car elle était exposée aux pillages des corsaires. Le jardinier-gardien était un Français, « moins exposé qu'un Turc à être enlevé ».

Avec émotion, d'Arvieux rappelle la triste fin de ce Pacha, « traitant bien ses sujets, en paix avec ses voisins, aimant les étrangers et les Chrétiens, mais qui avait de bonnes troupes pour tenir les Arabes en respect ». Le Grand Seigneur lui commanda de venir de Constantinople. Très bien reçu, il fut quelques jours plus tard exécuté. « Sa tête coupée fut exposée trois jours devant le Sérail en 1663 ».

Au carême de 1660, d'Arvieux réalisa son vœu le plus cher: le pèlerinage aux Lieux saints. Il embarqua avec quelques marchands et religieux pour rallier d'abord par mer, Acre puis Jaffa.

Le navire, abordé par un corsaire chrétien fut largement pillé. D'Arvieux, vêtu à la turque avec longue barbe et turban rouge, dut, pour se tirer d'affaire, montrer qu'il n'était pas circoncis. Avec beaucoup de peine, les pèlerins obtinrent de repartir sur leur bateau.

Jaffa, en ruines comme partout ailleurs, est particulièrement riche de traditions bibliques. Là, Japhet, fils de Noé fit bâtir l'Arche<sup>9</sup>, le prophète Jonas s'embarqua, Lazare, Marie-Madeleine et Marthe furent mis sur une barque pour atterrir à Marseille. Là encore, Salomon fit débarquer les cèdres du Liban pour construire le Temple. De Rama à Jérusalem, le voyage continue par terre montée sur des bourriques (c'est à dire des ânes), selon la contrainte des Turcs.

Traversant le village du bon larron, d'Arvieux observe que c'est de tout temps un lieu exposé aux voleurs. « Les Arabes font aujourd'hui ce que le bon larron faisait autrefois ». Gardant son esprit critique et souvent irrévérencieux, il a compris qu'il ne convient pas d'aller disputer. « Il faut écouter et croire ce qu'on juge à propos ».

Entrés à Jérusalem par la porte de Damas, les pèlerins vont loger au couvent du Saint-Sauveur, où sont les pères de Terre sainte. La porte de la cave donne dans le réfectoire, observe d'Arvieux. Quand on ouvre cette porte, on trouve une armoire à linge. Il faut pousser un ressort



**LE CHEVALIER D'ARVIEUX  
UN ÉTONNANT  
VOYAGEUR EN ORIENT  
AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE**

6

secret pour accéder aux escaliers de la cave. C'est une sage précaution contre les Turcs qui viennent parfois manger au couvent. Ils ne sortiraient pas de la cave, s'ils en connaissaient le chemin.

Jérusalem, ville plus petite qu'au temps de Notre Seigneur, a d'assez bonnes murailles avec des tours carrées. Il y a sept portes, mais l'une a été murée, une prédiction annonçant que les Chrétiens entreraient par là un vendredi. L'église du Saint-Sépulcre est le monument le plus vénérable de la cité.

La magnifique façade du midi, ouvre sur une place pavée interdite aux Juifs. L'église ovale à cinq nefs, était autrefois incrustée de marbre précieux enlevé par les Turcs pour les porter à la mosquée principale. Autour du grand dôme, des tableaux de mosaïque sont gâtés par la fumée grasse des lampes et des cierges. On se perd dans le nombre d'autels et de chapelles: de Notre Dame où se trouvent les tombeaux des deux Baudouins et de Godefroy de Bouillon; des Abyssins où un nègre s'enferma et chanta les louanges de Dieu jusqu'à sa mort. Là un tableau représente Notre Seigneur, la Vierge et saint Jean, tous des noirs.

Le Saint-Sépulcre est au milieu d'une rotonde. Sainte Hélène a fait découper le caveau et l'a transformé en chapelle.

D'Arvieux suit toutes les cérémonies de la Semaine sainte. Celle du Vendredi saint l'a particulièrement impressionné. Une longue procession porte un Christ en bois dans toutes les chapelles pour le déposer finalement au Saint-Sépulcre même. Les ornements de ce jour, parements des autels, vêtements des religieux avaient servi à la pompe funèbre d'un roi d'Espagne.

Le Samedi saint des Grecs, veille du jour des Rameaux pour les catholiques, il assiste au Feu saint. Une foule vient alors allumer sa bougie à celle de l'archevêque. Tous sont convaincus que le feu vient directement du ciel.

Le mercredi des cendres est un grand jour pour d'Arvieux, reçu chevalier dans l'ordre du Saint-Sépulcre, dans le Saint-Sépulcre même...

Des lettres de recommandations d'amis turcs, permettent d'élargir le pèlerinage. Les

pèlerins vont ainsi au mont Sion, à la vallée de Josaphat qui sert de cimetière aux Arméniens et aux Juifs, au mont des oliviers où il n'y a plus guère de ces arbres. On y trouve à profusion de petites pierres en forme d'olives. Les fruits se pétrifièrent après la Passion du Christ. Là, Sainte Hélène avait fait bâtir une église, Notre Seigneur montant au ciel y laissa l'empreinte de ses pieds. Les Turcs ont emporté celle du pied droit qu'ils disent être celle de Mahomet.

Car le prophète a honoré Jérusalem, ville sainte aussi pour les Musulmans, de sa présence, monté sur Borach, l'ange au corps de cheval. D'Arvieux réussit à apercevoir de la maison du cadî et en fraude, le temple de Salomon, devenu mosquée principale.

Ensuite la petite troupe atteint le Jourdain, « large comme la moitié de la Seine devant le Louvre ». Plusieurs prélèverent de ses eaux boueuses; D'Arvieux fit comme ses compagnons des Pays-Bas et d'Allemagne qui dirent avoir assez d'eau dans la Meuse et le Danube sans en rapporter chez eux.

La mer morte a des eaux « salées et mordicantes »; Mais ces lieux ont quelque intérêt: bitume et sel sont vendus à Jérusalem pour goudronner les vaisseaux.

A Bethléem, le pays est presque abandonné par les habitants, tant ils sont pressurés par les Turcs. L'église, bien entendu ouvrage de sainte Hélène, est partagée entre Francs et Grecs. Le côté franc est bien entretenu, le côté grec est ruiné. A côté, au monastère de saint Georges, des reliques (colliers et menottes) ont la vertu de guérir Turcs, Maures et Chrétiens qui viennent s'y frotter.

A Hébron, tous sont Mahométans. L'église, devenue mosquée est inaccessible aux Chrétiens et aux Juifs.

Dans le désert de saint Saba, des moines grecs de l'ordre de saint-Basile ont un couvent. Nombre d'entre eux vivent en anachorètes, dans des cavernes difficilement accessibles, dominants un précipice affreux.

Repartis encore, vers le désert de saint Jean et la montagne de Judée, ils virent la grotte où le saint Précurseur vécut de sauterelles - nourriture assez ordinaire aux Orientaux, note d'Arvieux - et de miel sauvage.



A l'issue du parcours, notre voyageur constate que sa dévotion est aussi satisfaite que sa curiosité l'est peu. « J'avais des doutes sur tout ce qu'on m'avait fait voir et ne trouvais personne pour les éclairer ». Il

ne peut s'empêcher de penser que si les rois de Jérusalem avaient construit moins d'églises et plus de forteresses, ils seraient encore sur leur trône. Les objets les plus précieux de l'église du Saint-Sépulcre sont cachés par les religieux dans des lieux souterrains. Ils se gâtent souvent à cause de l'humidité. Désabusé, il conclut : « Les Européens ont bien du temps à perdre pour faire un voyage où l'on ne voit que des ruines et où l'on n'entend que des fables ».

Pourtant « par pure complaisance pour ses amis », il se laisse encore entraîner vers Nazareth, puis le mont Carmel. Dans la ville qui n'est qu'un pauvre village, il ne voit que des fondements de la maison de la Vierge, le bâtiment lui-même ayant été transporté par les anges en Italie.

A Cana « dans l'inévitable église de sainte Hélène », édifiée sur la maison des noces, la sculpture de la porte ne comporte que trois vases :

« C'est là retrancher la moitié du miracle » (L'Evangile en donne six).

Le mont Carmel (plutôt une chaîne de collines), possède un terroir fertile : Les olivettes se succèdent sur les pentes ; on produit aussi vignes, melons et pastèques délicieuses. Les Carmes

déchaussés qui y sont établis prétendent que leur église fut bâtie par le prophète Elie.

« Avec plus de vraisemblance attribuons la encore à sainte Hélène ». Toute la région est sous l'autorité du Grand Emir des Arabes. D'Arvieux parvient à arranger un différend qu'avaient les moines avec ce seigneur.

Malgré tant de déceptions, les voyages sont devenus pour lui « un besoin et une habitude ». Il accompagne à Safet un Turc de ses amis qui avait à faire dans cette cité, essentielle pour les juifs. Les plus habiles rabbins sont enterrés là. D'autres bien vivants, vont vers Constantinople, Smyrne et même l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, recueillir les aumônes ensuite partagées entre les juifs de Palestine. De cette manne, Safet a la meilleure part. Mais la cité ne comportant aucune commodité de vie, le séjour ne se prolonge guère.

Une meilleure occasion se présenta d'aller à Barut (Beyrouth) avec un groupe de marchands. Voyageant cette fois en parfait touriste, il note, en pénétrant dans la belle plaine de la ville, des arbres qu'il ne connaissait pas encore : Le sébeste (qui approche beaucoup de notre poirier), le figuier d'Adam (bananier), le tamarin...

Barut même a deux fois la dimension de Seide avec une population nombreuse et très mélangée. Les Juifs sont également méprisés des Chrétiens et des Turcs. Ils n'ont pas de synagogue, ni terre ou maison en propriété. On leur parle comme à la plus vile canaille. On les bastonne, on les accable d'impositions et d'avaries.



**LE CHEVALIER D'ARVIEUX  
UN ÉTONNANT  
VOYAGEUR EN ORIENT  
AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE**

8

A l'exception des juifs, tous les habitants vivent bien, car il se fait là, un commerce considérable. Des caravanes viennent d'Alep, de Damas, d'Egypte... La soie est le principal article de négoce.

Il y a nombre de belles mosquées. Sur la principale, ancienne église, les Turcs ôtèrent la croix et la remplacèrent par le croissant. Un coup de foudre le fit tomber. On arrangea la chose en mettant la croix sur le croissant.

Sur le chemin de Tripoli, les voyageurs traversèrent la rivière du Chien. Cet animal, taillé dans le roc, aboyait pour avertir de l'arrivée des ennemis. Les Turcs abattirent la tête et le chien n'aboya plus <sup>10</sup>.

L'arrivée à Tripoli est un enchantement. Dans la vallée, il y a tant de jardins qu'on se croirait au paradis terrestre. Les maisons belles et commodes ont des jets d'eau dans les appartements du rez-de-chaussée. Le château de Godefroy de Bouillon <sup>11</sup> commande la ville entièrement. Malgré le port, presque comblé, Tripoli fait un commerce considérable pour les soies, les cendres, la pance de Baalbec, les tapis...

Sur le penchant de la montagne, les voyageurs assistèrent à un office du vendredi dans un monastère derviche de la règle de Mevlana: Tous écoutèrent un prêche, puis se mirent à tourner. C'est là la cérémonie de ces singuliers moines.

De Tripoli, nous gagnâmes le mont Liban, ensemble de montagnes bien cultivées et bien peuplées. Ces lieux bénis fournissent des blés, des légumes, de l'huile de vin, le meilleur de la Syrie, de la soie. Le village d'Eden est proche de la vigne de Noé. Le vin du Patriarche est autorisé aux Musulmans. « En vérité, ce pays est un reste du paradis terrestre, dont il porte le nom ». De là, des religieux, envoyés par le Patriarche, nous guidèrent sur une montagne si élevée « qu'il semblait que nous fussions arrivés à la moyenne région de l'air ». « Là, étaient les fameux cèdres. Nous en comptâmes vingt-trois ayant supporté le Déluge ». Six hommes se tenant par la main ont peine à embrasser un. Quantité de jeunes arbres étaient aux environs des vieux. Il est défendu aux Chrétiens d'y faire quelque coupe, sous peine

d'excommunication <sup>12</sup>.

Au monastère patriarcal de Cannobin, évêques et religieux reçurent les visiteurs avec une politesse exquise. On alla prévenir le Patriarche, qui dès le point du jour est obligé de se retirer dans une grotte très secrète. Il est constamment menacé d'enlèvement, le Pacha de Tripoli sachant fort bien que les Maronites vendraient jusqu'à leur dernière robe pour le retirer de la prison.

Un souper arrosé d'un vin excellent fut servi aux seuls visiteurs. Patriarche, évêques et prêtres sont très sobres et mènent une vie austère. Tous ces prélats ignorent le faste. « Ils n'ont que des crosses de bois, mais ce sont des évêques d'or ».

Après le Liban, d'Arvieux repart encore pour Damas, en compagnie d'un religieux et de deux autres voyageurs

A Baalbek, le monument le plus remarquable est, ce que d'Arvieux – qui n'est jamais allé en Grèce continentale – appelle « le château ». Il s'étonne de la prodigieuse grandeur des pierres, des colonnes d'ordre corinthien. En réalité, il s'agit du temple de Jupiter. Il signale encore un petit temple rond (de Vénus ?), des maisons très anciennes, mais en très bon état.

Damas est dans une grande plaine d'une fertilité merveilleuse. Les maisons de terre paraissent peu au dehors, mais dedans, c'est tout autre chose. Au château <sup>13</sup>, un carré protégé par quatorze tours, d'Arvieux put aller jusqu'à la salle du conseil, dont le dôme est soutenu par quatre piliers :

« Je crois qu'ils porteraient la coupole de Saint-Pierre de Rome ». De la maison d'un ami Turc, il aperçut encore la grande mosquée, autrefois église, « que l'empereur Héraclien fit construire », ainsi que tous les lieux étapes de la conversion de Saint-Paul.

Damas est la ville la plus marchande de l'empire Ottoman, avec des manufactures pour le velours, le satin, le damas, le brocard.

Les caravanes apportent de la Mecque des drogues de toutes sortes. D'autres, des marchandises de Perse et des Indes. Les Francs amènent des draps, de la laine, du sucre, de l'indigo..., débarqués à Seide ou Barut.

D'Arvieux trouve un air de liberté dans cette ville « où les habitants sont moins exposés à la tyrannie des Pachas ».



La prise de Gigeri <sup>14</sup> par les Français, causa beaucoup d'émoi dans tout l'empire Ottoman. Cette base semblait devoir ruiner le commerce entre l'Egypte et la Syrie. Les Français de Seide reçurent menaces, injures, au mieux conseils de se retirer en France.

D'Arvieux, ayant mis ses biens à l'abri, décida de se mettre sous la protection du Grand Emir Turabey, maître du mont Carmel.

Vêtu à l'orientale, ayant laissé croître une barbe de bonne longueur, chargé de présents, il quitte Seide avec trois domestiques bien armés. Arrivé en trois jours au camp de l'Emir, il est bien accueilli par ce Seigneur qui, à sa demande de rester quelques jours à sa cour, répond : « Je lui ferais grand plaisir d'y demeurer longtemps ».

Installé dans une tente, garnie de coussins, nattes et matelas, il est servi par une suivante de la femme de l'Emir, qui venait chaque matin à six heures prendre ses ordres en lui apportant son déjeuner. Il apprécie fort les petits pains à la crème: « Je n'en ai jamais mangé depuis qui s'en approchassent ». Il trouve meilleur leur café « qu'ils ne brûlent pas autant que nous ».

Les meilleures relations s'établissent non seulement avec Turabey, Prince des Arabes – « On ne m'appelait plus dans le camp que le Franc de l'Emir » - mais aussi avec d'autres Emirs, ses vas-

saux. Les liens se resserrèrent encore lorsque le secrétaire de Turabey tomba malade puis mourut. Personne dans le camp ne sachant lire et écrire, le turc et l'arabe, d'Arvieux se proposa pour le remplacer. Il le fit à merveille, rédigeant des ordonnances selon les désirs du Grand Emir. Cela le fit apprécier par les requérants qui devaient passer par lui pour solliciter des faveurs. Ses fonctions toutes bénévoles ne l'empêchaient pas de faire des visites, des promenades à cheval, de participer à des parties de chasse. Seul l'usage du bergé (c'est-à-dire de l'opium) ne le convainquit pas.

L'affaire de Gigeri calmée et un nouveau secrétaire étant arrivé au camp, d'Arvieux s'en retourna chez lui, supplié par tous de rester: «Demeurez avec nous. Vous serez aimé et estimé ».

Rentré à Seide, réfléchissant à l'aventure qu'il venait de vivre, il compléta le récit de son séjour au mont Carmel par des « considérations sur les mœurs des Arabes ».

Ces descendants d'Agar « nommés par honneur Bédouins » ont une organisation des plus simples. La liberté pour tous est très large. L'obéissance n'est due qu'aux Emirs. Ceux-ci tirent leurs revenus des villages et des droits sur les ports. Chrétiens et Maures paient une dîme minime sur les récoltes.

Les richesses sont les chameaux, bœufs, moutons et chèvres. Des marchands, suivant le camp, font office de trésoriers.

Les Emirs ne paient aucune solde à leurs

10 La légende demeure aujourd'hui. La rivière du Chien a son embouchure dans la banlieue Nord de Beyrouth.

11 D'Arvieux commet là une erreur. C'est Raymond de Saint-Gilles qui construisit le château.

12 D'Arvieux eut pourtant une branche tombée qui avait été apportée au Patriarce.

13 Certainement le Sérail.

14 Entre Bougie et la Calle, dans le royaume d'Alger, le 23 juillet 1664. Les Français ne purent s'y maintenir.



LE CHEVALIER D'ARVIEUX  
UN ÉTONNANT  
VOYAGEUR EN ORIENT  
AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE

10

troupes, mais chacun nourrit les familles du camp.

Les Bédouins vivent toute leur vie sous des tentes. Turabey possédait un palais, mais ne l'habitait jamais:

« Notre coutume, disait-il,

n'est pas de nous enfermer dans des villes ou des maisons ».

En matière de religion, tous se sentent Musulmans, mais le ramadan n'est pas trop pesant: jeunes gens et vieillards sont exemptés, ainsi que les femmes. Chacun fait sa prière, en particulier sans trop regarder aux ablutions. Il y a des sacrifices de bœufs et de moutons dont on donne la chair aux pauvres. En somme, les Arabes parlent de Dieu en bons termes et fort peu de leur religion dont ils ne savent presque rien. Ils comptent sur les mérites de leur Prophète et sur sa prédilection pour ses compatriotes.

Ils ne s'embarrassent pas non plus de médecins. Seuls les Arabes des villes savent le nom du Cheikh Mehemet Effendine que nous connaissons sous le nom d'Avicenne. Les Bédouins menant une vie sobre et uniforme, sont secs et robustes. Ils doivent peut-être leur santé et leur longévité à leur manière de traiter leurs enfants. Ici on ne les emmaillote pas. Tous nus sur une natte, ils peuvent remuer comme ils veulent, ne sont ni crochus, ni bossus, marchent dans l'année, sont exempts des défauts et maladies des enfants européens.

On ne peut nier que leurs occupations principales en soit surtout de dépouiller les passants ou de piller, quand il y a naufrage. Mais quand on va de bonne foi dans les camps, on est assuré d'être bien reçu. Bien entendu pour cela, il faut avoir l'usage de leur langue.

D'Arvieux, qui a eu le privilège de rencontrer quelques femmes de haut rang ou du commun, donne des indications sur leurs vêtements et parures, les bijoux, le mariage, qui sont presque des notations d'ethnographie. L'Emir Turabey a même pris soin de faire venir de Damas « des filles de débauche ». Elles vivent dans des tentes, à quelques portées de fusil du camp, servies et nourries, mais paient une taxe fixée par le Prince...

L'HISTOIRE DES DRUSES.

D'Arvieux rencontra beaucoup de Druses, tant à Seide même, que lors de ses voyages. Il assista à la triste fin des successeurs de Ferkhedin II, considéré parfois comme le père de la nation libanaise.

Sur l'origine de cette communauté il admet la tradition. Les Druses seraient issus d'un corps de Croisés français demeurés dans les montagnes de Bethléem et de l'Engaddi (encore nommées au XVII<sup>ème</sup> siècle, montagne des Français).

Après le triomphe des Ottomans sur les Mamelouks, le Sultan attribua à Ferkhedin I, de la famille de Maon, le titre d'Emir de la montagne du Liban. Ses successeurs se vantaient d'être parents avec les plus célèbres familles de France. L'Emir Melhem, que connut d'Arvieux, avait une correspondance avec le duc de Guise.

La communauté se développa prodigieusement du Liban et l'Anti-Liban jusqu'à la Mer Morte et dans les grands ports de la côte.

Ferkhedin II (1590-1635) fut le grand homme de la dynastie.

Il n'avait que huit ans, lorsque son père mourut, le laissant sous la tutelle de son oncle Yournis. Bien vite, il sut se constituer de bonnes troupes et se rendit maître de quantité de places. Intellectuel raffiné, sachant plusieurs langues, s'intéressant à la chimie, l'astronomie, aimant la peinture, la poésie, la musique, il faisait venir des savants d'Europe.

Des Pachas portèrent plainte contre lui auprès du Grand Seigneur. Celui-ci envoya à Seide une flotte pour se saisir de lui et le conduire à Constantinople. Ferkhedin laissa le gouvernement à son fils Ali, qui fit hommage au Pacha. Ferkhedin s'enfuit alors vers Malte, Naples et Livourne. Le Grand Duc de Toscane le reçut avec magnificence. Il visita le Pape Paul V. Traité en souverain, Ferkhedin resta cinq ans à Florence avec sa famille et une fortune de vingt mille marks d'or.

Au bout de ces cinq années, il revint à Seide avec des ingénieurs et des architectes, reprit le gouvernement et les conquêtes. Il fit courir le bruit de sa mort, ce qui lui donna le répit nécessaire pour enlever les châteaux de Baalbek et de



Tripoli. Il épousa la sœur d'un prince arabe, ce qui lui permit de faire massacrer ce dernier.

Accusé à nouveau de convertir les mosquées en églises, d'être en intelligence avec les chevaliers de Malte pour remettre la Terre Sainte aux Chrétiens, il se retira dans la montagne.

Mais il finit par tomber dans un piège grossier. Un Pacha lui promit de l'aider à se rétablir dans ses Etats contre sa soumission. Il se laissa persuader, s'embarqua pour Constantinople avec ses deux petits-fils et quatorze charges de mulets d'or et d'argent.

On lui montra d'abord beaucoup de considération. Puis on lui signifia son arrêt de mort. Par un dernier coup de théâtre, il se proclama chrétien en découvrant une croix d'or sur sa poitrine. Ceci entraîna aussitôt l'ordre au muet: « Vite qu'on étrangle ce cochon ». Le corps fut exposé sur la grande place devant le Sérail, la tête sur une pique avec l'inscription: « C'est ici l'Emir Ferkhedin, impie et rebelle au Grand Seigneur ».

Les petits-fils de l'Emir éliminés, il ne restait de la famille de Maon que l'Emir Melhem, fils de l'Emir Yournis, affectant une parfaite soumission.

Fort avare, il vivait le plus souvent dans la montagne, ne portant qu'un vieux bonnet élimé tant que les Pachas d'Alep et de Damas vécurent.

Il sut agrandir sa fortune et se procura des

domaines dans les villes d'Acre, de Seide et de Berut. Mais ses deux fils, Ahmed et Corquaz, aussi prodigues que leur père était avare, causèrent sa perte. Il semble être mort empoisonné par l'un deux.

Ahmed et Corquaz revinrent alors à Seide où ils affectèrent la pompe des Pachas. Exigeant des Français des sommes considérables, ils créèrent bien des difficultés au consul Bertandié, parent de d'Arvieux.

Leur insolence à l'égard du Gouverneur turc amena un remaniement du pouvoir. La région de Seide fut érigée en Pachalik et les Pachas successifs firent aux Druses une guerre à outrance.

D'Arvieux put sauver quelques Maronites pris pour des Druses, contre une gratification au bourreau privé de ses honoraires. Mais la plupart des fidèles des Emirs, pourchassés sans cesse, furent exécutés; Corquas fut tué et Ahmed ne reparut plus à Seide. Devant la porte du Sérail, on égorgea pendant des heures, puis les têtes écorchées et salées furent envoyées chacune avec un écriteau à Constantinople.

Quant à la religion des Druses, présentée parfois comme un rite dérivé de l'Ismaélisme, elle est totalement hétérodoxe par rapport à l'Islam. D'Arvieux est parfaitement en accord avec les théologiens, en indiquant que le groupe n'a pas à proprement parler de religion, ni de Dieu. « Il y en eut un autrefois, mais il se laissa surprendre par les vents qui l'emportèrent ». Une tradition leur promet un sage d'Egypte qui les instruira. Dans un



LE CHEVALIER D'ARVIEUX  
UN ÉTONNANT  
VOYAGEUR EN ORIENT  
AU XVII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE

12

pays d'Islam, ils font les gestes de l'Islam, mais la dissimulation étant admise dans la secte, cela ne les engage pas et leur permet de survivre<sup>15</sup>.

D'Arvieux, après son départ de Seide en 1665 va revenir à plusieurs reprises dans l'empire Ottoman. Bien introduit à la Cour, il est successivement chargé de mission dans la Régence de Tunis, à Constantinople, Consul à Alger, Consul à Alep. On a pu suggérer qu'il avait été l'agent secret de Louis XIV auprès de la Sublime Porte. Mais dans son journal, rien ne vaut le récit de sa jeunesse à Smyrne et à Seide, tout à la fois roman d'aventures et chronique de la vie quotidienne.

On peut certes, faire bien des reproches à ces *Mémoires*, publiés d'ailleurs après la mort de l'auteur en 1702 : du désordre, parfois des erreurs, des anecdotes privilégiées aux dépens de grands événements. Mais on y trouve aussi des masses de renseignements sur la Turquie de cette époque et même bien des révélations capables de modifier des idées reçues.

**Bibliographie.**

*Mémoires du chevalier d'Arvieux* par J. B. Labat de l'ordre des frères prêcheurs – 6 volumes ; chez J. B. Delespine, 1735.

*Le chevalier d'Arvieux* – par R. Goutalier. L'Harmattan – Paris 1997.

15 Voir *Dictionnaire des Religions*. E. Royston Pike – P.U.F, 1954 *Larousse références civilisation musulmane* – Y Thorabal – 1995, Lecerf Marie-Ange *Comprendre le Liban* .